

Mitteilungen des Freundeskreises Erwin Bowien e. V.

Bulletin du cercle des amis
d'Erwin Bowien s. e.

Nummer 30, Dezember 2009

Freundeskreis Erwin Bowien e. V.
Postfach 10 09 12, D-42609 Solingen
www.erwin-bowien.de info@erwin-bowien.de

E. Bowien.



Kopf eines Briefes an Dr. Alfred Haneke, Solingen, (Blumenstilleben), Aquarello 1967, 20 x 29 cm, WV Nr. 2581

Liebe Freunde,

in dieser Ausgabe wollen wir die letzten Lebensjahre Erwin Bowiens an uns vorbeiziehen lassen. Gemalt und geschrieben hatte er Zeit seines Lebens, doch viele seiner besten und größten Werke schuf er schon von Krankheit und dem bevorstehenden Ende gezeichnet. Denken wir nur an die Dome am Rhein und seine Autobiographie „Das schöne Spiel zwischen Geist und Welt“! Nicht einmal auf dem Krankenbett legte er den Stift aus der Hand, wie sein Brief an Dr. Haneke (S. 5) bezeugt. Neu auflebende Schaffensfreude verdankte er seiner Frau Inken, mit der er sich auf seine letzten

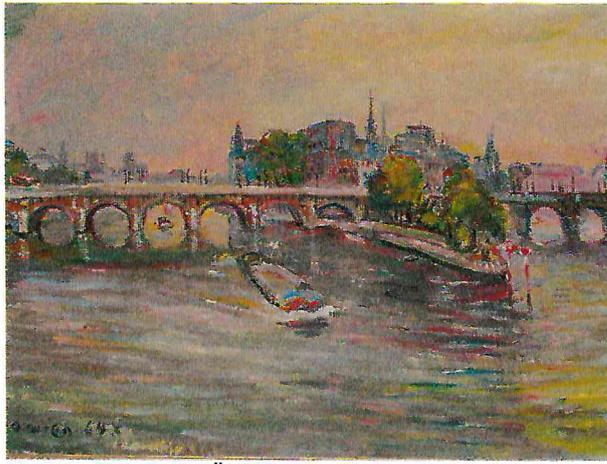
großen Reisen begab, auch nach Algerien, wo sie zu dritt mit Bettina Heinen malten.

In dem Brief, den Erwin Bowien nach seiner Hochzeit nach Guelma schrieb, werden sich einige von Ihnen, liebe Leserinnen und Leser, namentlich genannt und heute z. T. schon im Großelternalter lächelnd wiederfinden.

Zuerst aber soll unser französischer Freund Bernard Zimmermann allen Französisch- und Paris-Kennern die erfolgreichste Zeit Bowiens, seine Parisaufenthalte in den 60er Jahren des vorigen Jahrhunderts, ins Gedächtnis rufen.

Im Namen des Vorstandes grüßt Sie herzlich

Ihre Ulrike Friedrichs



Ile de la Cité, Paris, Öl 1964, 74 x 116cm VW Nr. 704

Le Paris de Bowien

Erwin Bowien a aimé Paris, des dizaines de tableaux et de dessins en témoignent. Ils nous invitent à faire un retour sur Bowien à Paris pour nous demander quel était le Paris de Bowien.

Venu dès 1932 dans la capitale, le peintre y a séjourné à plusieurs reprises entre 1959 et 1964. Il a fait découvrir la ville à son élève Bettina Heinen, durant l'hiver 1960 et le printemps suivant. Il a peint au moins six toiles durant ces mois, dont une représente les Champs-Élysées pavoisés à l'occasion de la visite du Président Kennedy, le 31 mai 1961, tableau signalé par le critique Henri Héraut. Il est revenu en 1962, 1963, et au moins deux fois en 1964, année de grande production : neuf huiles enregistrées au catalogue raisonné de 1999. Parmi ces tableaux, citons les deux toiles intitulées « *Les fontaines sur la place de la Concorde* » et « *Place de la Concorde, Paris* ». Le premier a été peint de nuit, le second représente la place et son obélisque de jour, d'un point de vue singulier, à travers les sculptures de la fontaine, au premier plan. En 1964, Bowien a fait un premier séjour au printemps : l'occasion lui en a été fournie par la tenue de l'exposition individuelle de Bettina Heinen, du 27 mars au 14 avril, dans les salles de la Galerie Duncan, au 31 de la rue de Seine. La deuxième venue se situe à l'automne, pour sa propre exposition chez Raymond Duncan, au mois d'octobre.

Nous avons la possibilité de nous faire une idée de la vie de Bowien à Paris à travers ses propres notes qu'on trouve dans son autobiographie et les souvenirs de Bettina Heinen. On relèvera le dialogue à distance entre Bowien et Henri Héraut ; il ne manque pas d'un certain humour... Héraut demandait, en 1964 : « Pourquoi Bowien a-t-il tant attendu pour exposer à Paris ? » A quoi notre ami répond, en 1971, qu'il lui a été impossible d'y exposer avant 1964 parce que Paris est très cher. D'ailleurs, ajoute-t-il, faute d'argent pour se payer un taxi, c'est en poussant ses tableaux sur un chariot qu'il a rejoint la rue de Seine, depuis la gare du Nord !

De la description qu'a laissée Bowien de la Galerie Duncan, le lecteur attentif retiendra particulièrement, peut-être, un détail : les fleurs dont il a voulu orner la Galerie afin de la rendre plus accueillante. En somme, ce que Roland Barthes a appelé le *punctum* à propos de la photographie : un détail qui change la lecture qu'on en fait, qui en fait une nouvelle photographie. Ici, c'est le portrait de Bowien

lui-même qui se précise à nos yeux. Bettina, de son côté, rappelle les lieux qu'il aimait retrouver. Il descendait toujours, dit-elle, dans le même hôtel du début de la rue Jacob, à deux pas de la rue de Seine et du quai. Dans la rue de Seine, non loin de là, à l'angle de la rue Jacques Callot, se trouve toujours le Café La Palette qu'il fréquentait avec elle. Cet établissement, classé aujourd'hui aux monuments historiques, a vu passer Cézanne, Picasso, Braque et, depuis des décennies, des étudiants des Beaux-Arts. Bettina évoque particulièrement le peintre au travail dans les rues de Paris. Il se promenait toujours en possession de son matériel portable : un chevalet en métal léger, à pieds télescopiques... Ce chevalet, il le posait dans les rues et places où il trouvait son inspiration : sur les quais de la Seine, place de l'Institut, sur la Passerelle des Arts, face à la pointe du Vert-Galant s'avançant vers le spectateur comme la proue d'un navire qui s'appellerait « Ile de la Cité », maintes fois représentée sur ses toiles...

Plus de la moitié des tableaux que Bowien a peints à Paris l'ont été dans un espace compris entre la Passerelle des Arts et l'Ile de la Cité, quatre autres représentent la Place de la Concorde et la Tour Eiffel. Pour le reste, il s'agit de toiles représentant l'Arc de Triomphe, les Champs-Élysées, la Place de l'Opéra, le Sacré Cœur, hauts lieux des visites de Paris. Ce n'est pas dû au hasard mais ce serait faire injure au peintre que d'imaginer qu'il avait de Paris la vision d'un touriste. On trouve dans ses toiles parisiennes le même esprit que dans celles de ses autres compositions citadines, comme le grand tableau peint à Augsburg, en 1943 : ce que j'appellerais volontiers « le réalisme urbain » de Bowien. Ici, il faut se souvenir des mots de Courbet : « *Je peins ce que je vois. Si on me montre un ange, je peindrais un ange.* » Bowien voit des Parisiens avec leurs petits chiens, il les peint, il peint la circulation automobile déjà débordante, des agents de police auprès de la Fontaine de la Place de la Concorde, parce qu'il en voit, et ils sont deux parce que ces braves gens en pèlerine vont toujours par deux... C'est à cela que devait penser Henri Héraut lorsqu'il disait voir dans les tableaux de Bowien « *de vrais chefs-d'œuvre de fine émotion et de vie intense* ». Il y a aussi la *patte* picturale de Bowien. Comment contredire Henri Héraut quand il écrit encore que Bowien « *a saisi à merveille l'atmosphère subtilement légère de la capitale* » ?

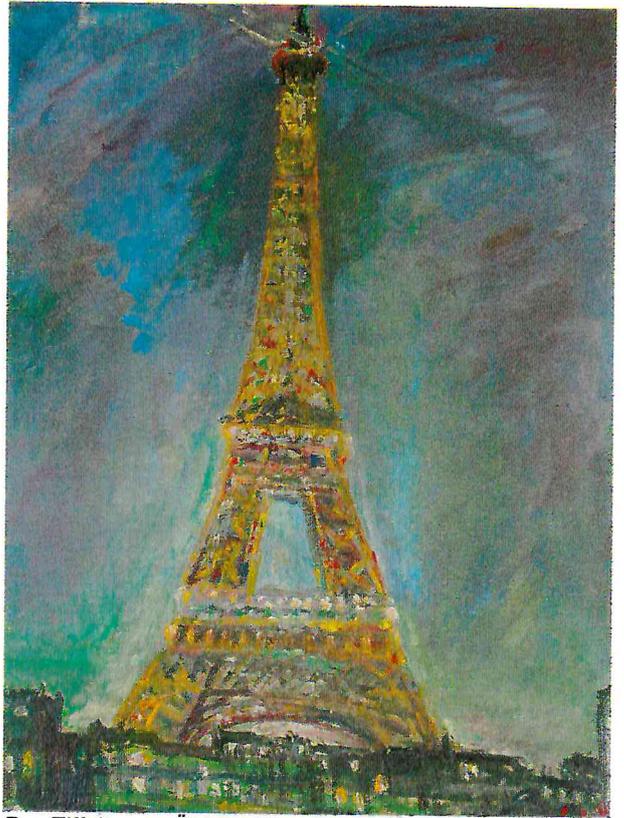
Pourtant, c'est bien la palette du peintre des dunes qu'on reconnaît du premier coup d'œil. Quant au choix par Bowien des lieux de la ville qu'il a représentés, Bettina nous livre une clé essentielle ; elle dit qu'il tenait à lui inculquer l'esprit français, la culture française, comme la culture européenne. « *Il connaissait merveilleusement, dit-elle, l'histoire des églises et des monuments de Paris, celle de leurs architectes...* ». Si tant de visiteurs de Paris, du reste, s'attardent sur ses ponts comme Bowien, c'est que c'est bien là qu'on reçoit le grand souffle physique, intellectuel et spirituel qui émane de la belle harmonie entre le fleuve et sa ville. La Passerelle des Arts, la bien nommée, relie toujours entre eux le quartier de la Rive Gauche voué aux arts et le Louvre, anciennement appelé « Palais des Arts ». Aussi bien, doit-on comprendre l'accueil très favorable que les Parisiens ont fait à l'exposition de

1964. Le public, d'abord, venu nombreux, « grâce au charisme de Raymond Duncan », a dit Bowien. Personnage hors du commun, d'ailleurs, que Duncan, dépeint avec un certain humour par Bowien : « barbe comme Dieu le Père... robe longue, sandales... ». Un auteur exceptionnel, Jacques Yonnet, a ainsi décrit le personnage : « Il y a, rue de Seine, Raymond Duncan. Olympien, hiératique, madré, primaire, il éprouve le besoin de se vêtir comme un figurant d'une pièce adaptée d'Aristophane... Dans la rue, il ignore les gosses qui sur ses pas crient à la chienlit. Il continue de présider les « dialogues socratiques » auxquels participent d'ahurissantes rombières coiffées de larges et poétiques chapeaux, où parmi des jardins à la française parsemés de fruits confits folâtraient des volailles empaillées... ». Cela ne s'invente pas et c'était là l'homme qui avait loué sa Galerie à Bowien. Ne s'arrêtant pas à si peu, Bowien disait qu'il n'avait trouvé nulle part ailleurs une atmosphère pareille à celle de Paris. La plupart des gens qui voyaient ses tableaux lui faisaient des remarques « spirituelles », pas de banalités mais des avis « constructifs ». Et puis, il y eut l'avis décisif du très redouté critique d'art Henri Héraut, paru dans le *Journal de l'amateur d'art* du samedi 10 octobre 1964, « On se demande pourquoi Bowien a tant attendu pour exposer à Paris... ». Héraut était réputé « découvreur de peintres » (Bernard Buffet lui devait sa révélation).

Héraut était un de ces personnages pittoresques comme le Paris de cette période en contenait encore : un petit homme toujours vêtu du même costume trois pièces bleu, apparemment très crasseux... Pittoresque, mais le plus grand critique de son temps peut-être. Fondateur, en 1935, du groupe de peintres « *Forces Nouvelles* », virulent contempteur de l'art abstrait, Héraut ne pouvait que s'enthousiasmer de sa rencontre avec un figuratif de la taille de Bowien, au sommet de son art. Bowien avait craint, sans raison comme l'on voit, la critique parisienne. Le résultat concret de tout cela est que si Bowien ne vendit que trois ou quatre tableaux pendant l'exposition même, il en plaça beaucoup après... « *De quoi l'homme vit-il d'abord ? De pain.* » lançait Brecht. Paris alimenta peut-être un peu Bowien mais Bowien y trouva surtout un grand bonheur artistique.

En définitive, quel est le Paris de Bowien ? C'est le Paris des grands espaces, celui de la large traversée du fleuve, le Paris des monuments emblématiques, chargés d'histoire, de mesure et d'esprit, celui des arts et des artistes de Saint-Germain, mais aussi celui des hommes et des femmes qui passent sur ses quais et ses ponts, du couple en silhouette qu'on voit s'embrasser dans l'ombre complice de la Place de la Concorde, la nuit... Paris vivant et généreux. Ce n'est plus la capitale des arts du monde, ce n'est pas encore la ville-musée qu'elle tend à devenir. Le Paris de Bowien a une âme, mais c'est le travail créatif de l'artiste qui modèle cette âme, elle lui doit autant qu'il lui doit. Le rapport bien aimé que nous avons nous-même avec Paris, notre regard sur la ville, se nourrissent de cet héritage comme de ceux des créateurs de tous les temps. Bowien est à jamais notre contemporain.

Bernard Zimmermann
Décembre 2009



Der Eiffelturm, Öl 964, 82 x 60 cm, WV Nr. 690

Bowienausstellung in Kreuzthal-Eisenbach geplant

Herr Dr. Rudi Holzberger aus Kreuzthal-Eisenbach bemüht sich, eine Ausstellung von Werken Erwin Bowiens, „der in Kreuzthal-Eisenbach eine Legende ist“, wie er sagt, in dieser Gegend zu organisieren. Wir bitten die Besitzer von Bowienbildern mit Sujets aus Süddeutschland, die bereit wären, diese für die Ausstellung auszuleihen, mit Herrn Dr. Haroun Ayech Kontakt aufzunehmen (siehe „Organe des Freundeskreises“).

Sicherlich haben einige der älteren Bewohner von Kreuzthal-Eisenbach noch persönliche Erinnerungen an den Künstler. Der Freundeskreis würde sich über schriftliche oder mündliche Berichte darüber sehr freuen..



Trauer um Dr. Jochem Potten

Der Freundeskreis trauert um Dr. Jochem Potten, der im Herbst 2009, erst 54-jährig, verstarb. Seit seiner Kindheit mit den Werken des Malers Erwin Bowien vertraut, hat er sich große Verdienste um den Erhalt und den Schutz der Bilder des Künstlers erworben. Mit ihm verliert der Freundeskreis einen sehr tatkräftigen und zuverlässigen Unterstützer.



Nach dem Tod seiner Mutter schrieb Bowien an seine Verwandten Werner und Lieselotte Kalmus in Flensburg:

Weil am Rhein, Brühlstr. 32b

17. II. 1969

Lieber Werner, liebe Lieselotte!

Zum kommenden Geburtstag von Werner meine allerherzlichsten Glückwünsche. Möge Euch alles so geschehen, wie Ihr es selber wünscht!

Ich empfinde jeden Tag, den ich lebe, als Geschenk Gottes. Und es ist mir jetzt ganz unbegreiflich, dass mir oft das Gefangensein im Hause und der ununterbrochene Dienst an der uralten Frau so schwer zu ertragen war. Ist es erst vorbei, dann empfinden wir nur noch, dass wir noch lieber, noch herzlicher, noch geduldiger hätten sein müssen.

Und ein einziges Wort kann alles Bittere fortwischen, zum Dank, zum Trost, zur Beglückung werden. Wie Mutters Ausspruch in den letzten Tagen: „Du bist mein liebes Väterchen.“ Denkt daran, dass jetzt jegliches Wort zählt, dass die guten Worte, Geduld und unermüdliche Güte das letzte sind, das Ihr Euch schenken könnt! Jetzt durchlebt Ihr Himmel und Hölle und Purgatorium zugleich! Das Opfer der Hingabe erhebt Euch zu neuem Sein, zu wunschloser Erfüllung, zu höchstem Menschentum. Aber was schreibe ich Euch, das wisst Ihr alles selbst!

Ich war einige Tage auf Reisen, bei einem jungen Ehepaar in Göttingen, einem zukünftigen Universitätsprofessor, und seiner Schwiegermutter, die ich schon als Kind malte. Die alte Stadt, die mir sonst nie so ganz gefiel, war nun in ihren Schneemantel wie in einen königlichen Hermelin gehüllt. Einfach herrlich! Auf dem Bilde seht Ihr mich Rathaus und Gänseleselbrunnen zeichnen. Der junge Gelehrte machte mich mit Adam von Bremen und anderen frühen juristischen und historischen Meistern bekannt, und ich hätte allergrößte Lust, Recht und Geschichte zu studieren. Welcher Narr hat die Vorstellung aufkommen lassen von trockener Jurisprudenz?

In Hann. Münden fand ich meine Schwester Erika und ihre Helferin Tati von der Grippe genesen. Erika hofft immer, dass die Töchter in die alten Eierschalen zurückkommen. Natürlich ist sie sehr einsam mit der Schwester, und nur die Vorstellung der Enkel belebt beide. Auch dort war der Schnee märchenhaft. Warum nur sehen das unsere Maler nicht mehr? Mein Jahr begann am 2. Januar mit einem Bilde im fallenden Schnee vorm Münster von Strassburg (60 mal 80 cm). Vier Stunden hielt ich das aus, und das Bild fand schon einen Apotheker in Wiesbaden, der es für 1000 DM kaufte. Es war auch Zeit, denn ich hatte schon bald zuviel Schul-

den. Da ich im Herbst Emmerich, Kleve, Nimwegen gemalt habe, geht es nun mit den Rheinbildern energisch weiter. Dies Jahr müssen alle Dome am Rhein gemalt werden.

Einen ersten Vorgeschmack der Wertung werde ich im April in Freiburg erleben, wo mir eine Maler-Gruppe zu einer Ausstellung in fünf Räumen des Freiburger Rathauses verhilft, aus Anlass des im Herbst kommenden 70. Geburtstages.

Von der Presse ist leider nichts Gutes zu erwarten, die jungen Redakteure sind auf Nihilismus eingestellt.

In Säckingen stellte ich mit fünf anderen Malern und drei Bildhauern im Trompeterschlösschen aus, dessen Räume prachtvoll renoviert sind. Ich hatte einen schönen Saal für meine Arbeit und die Rückendeckung durch meinen Freund Ernst Wegge, Kopf des Finanzamtes. Er verhinderte harte Machenschaften der Kollegen, es blieb bei kleinen Tücken, die sich wie immer gegen das Stärkste richten. Gegen das, was sie selbst nicht erreichen. Nur ganz selten hat der Edelste von ihnen den Mut, mir zu schreiben, dass er nicht meinen langen Atem habe. Er malt nur kleinere Formate, aber diese vorzüglich. (Hendrik Köhler in Freiburg)

Andere verstehen es, die Presse direkt zu beeinflussen und sich vor den festgesetzten Ausstellungstermin zu drängen. Es bleibt der alte bittere Kampf. Die Kunst trägt ihren Lohn in sich selbst.

Über Deinen Brief, liebe Lieselotte, habe ich mich sehr gefreut, obwohl ich das unguete Gefühl Deiner Überlastung nicht los wurde. Dass auch Du Dich Deiner lieben Kinderfamilien von ganzem Herzen erfreuen kannst, verdankst Du auch Deinem lieben Werner. Betrachte es nie (nach so vieler Frauen Art) als hauptsächlich Dein Werk! Das Werk der Frauen beherrscht Tag und Stunde, der Einfluss der Männer bleibt geheimer, unsichtbarer, auf anderer Welle wirkend.

Meine Damen sind bis Ende März in Afrika. Diana besucht die französische Schule und lernt zugleich ihr deutsches Pensum. Ihrer Großmutter geht es drüben viel, viel besser!

Bettinas Erfolg in Algier war außerordentlich groß. Ankäufe von Goethe-Institut, Staat, Stadt und Museum, auch Privatverkäufe. Dreimal im Radio und zweimal im Fernsehen. Und dazu noch die Aufnahme in die Algerische Künstlergruppe, ehrenhalber. Also viel mehr Erfolg, als sie je erwartete.

Ich nahm viele Bilder zur Ausstellung mit. Aber ich war froh, als ich sie hier hatte.

Natürlich fällt es mir hier schwer, die Räume warm zu bekommen, aber zwei kleine Heizkörper auf Bad oben und Klo unten haben sich bewährt. So hoffe ich, ohne Rohrbruch durch diesen Winter zu kommen.

Mittwoch, gerade an Werners Geburtstag, muss ich Blumengemälde in Chur zeigen, hoffentlich klappt es. Am Sonnabend male ich den Stadtrat Resin, einen Papiergroßhändler, weiter. Er kaufte bereits seinen Kopf in Pastell und will noch ein Ölgemälde von sich.

Erlaubt mir, den Brief zu beenden. Lasst Euch herzlich umarmen und behaltet alle nur denkbare Geduld miteinander, grüsst alle Eure Lieben, die auch meine Lieben sind! Je länger wir leben, desto größer werden unsere Pflichten und unsere Liebe soll ewiglich währen.

In ganzer Herzlichkeit
Euer Vetter Erwin



E. Baur
1967. 18. 3.

565. Solingen - öblige
St Lukas Klinik Zimmer
426

Lieber Werner!
Liebe Liselotte!

Den 68. verleben wir in
eine großen 3 Jahre alten
Klinik. mitten im Wald
der öbligen Hüden.

Beim Verkauf eines großen
Blumenbildes aus öbligen
Material der Topf (du dies
bildet mir nie erwacht),
stellte fest, daß ich einen
Körnchen in der linken Haut-
lippenrebs hätte, den wir
schleunigst operieren lassen
musste. Ich fand einen
Famosen Arzt der diesem
Befund bestätigte und
mit mir sofort bei einem
jungen (39 Jahre alten)
Wissenschaftler Dr. Hanneke
anmeldete, - der mich
sofort mir beichtete.
Nun, da er es machen
kann, mache er sich
veranwortlich! Zuerst
ist am 29. für operiert
bei öbligen Betäubung.
mit Ritze nur mit einer
gewordenen Oberlippe und
warte auf den Tag an dem
ich die 5 Lippenfäden
kenns, wenn man bekommt
(ausser 7 Lippenfäden)
Die Operation dauerte
eine volle Stunde
und es ging sehr
Sitzgen für die öbligen
Betäubung.

Brief aus der St. Lukas Klinik Solingen, 1967



Kirche Altweil

Nach seiner Hochzeit in Weil am Rhein schrieb Erwin Bowien nach Guelma

7858 Weil am Rhein Brühlstr. 32 B, den 26. VII. 70
Liebes Tinchen! Mon cher Hamid!

Nun sind wir über den Trubel hinweggekommen! Bis 1 Uhr im Hebelhof über Bad Bellingen. Es war eine Atmosphäre als sei man immer dort gewesen. Dabei waren es 37 Personen – 5 Kinder. – Neben Inken und mir die beiden Wegges. Dann rechts und links die beiden Lehmanns, die auch den Adrian mitbrachten. Dann Ramshorns (5), Strecker (3), Trendelenburg (2). Die Koechlis (Markus und Madeleine nur in der Kirche). Dann noch Ruthle Hillers (mit Gartengrill). Strecker, Ramshorn und Trendelenburg schenkten zusammen eine Staffelei mit angehängtem Malkasten zu 225,- DM! Etwas was ich mir seit Jahren wünsche! Es kamen 2 Brüder von Inken mit Frauen und ihre liebe Mutter mit einem unverheirateten Sohn dazu, sowie ein kleiner Enkel, 3 Jahre. Der Stadtarchitekt von Lahr Herr Steuerer mit Frau und eine Freundin von Inken, Dagmar Franke, Studienrätin aus Baden-Baden. Auch der junge Jürg mit Freundin aus Au/St. Gallen, statt Eltern. Fallet wird wohl auf Reisen sein. –

Lehmann flötete wirklich großartig in der Kirche, FrI. Bach spielte Spinett, Bettina Ramshorn spielte mit ihrer Freundin Lukanow Querflöte! Ein altes Fräulein Wagner war aus Freiburg da. Die Wegges hatten ihren Sohn Dirk mitgebracht, und Wegge spielte mit dem kleinen Markus Federball. Wir hatten für ein Bocciaspiel gesorgt. –

Dianchen war ganz gefesselt. Schon beim Standesamt umkreiste sie das Rathaus. Sie liebt Inken innigst. Ich hatte ihr aus Plastikspielzeug eine Krone gemacht und Tischkarten gezeichnet. –

Besonders nett war die Anwesenheit von Hoffmann und FrI. Dimer. Auf meinen Wunsch las er reizende Erzählungen und Gedichte vor. Dianchen las mutig wie immer ihr ganzes Gedichtbändchen vor und Inken trug 8 Gedichte von mir vor. Es war weder langweilig noch laut. Mittagessen, Kaffee mit Torten und Abendessen Zunge in Madeira. –

Nun kommt es mir ganz sonderbar vor, dass meine Schwester Ulla Dianchen an den Lac d'Annecy entführte. Wir holen sie dann in 8 bis 10 Tagen in Cavigliano/Tessin bei Ulla ab. Sie sind in 4 Tagen im Tessin. Ich werde Inkens Mutter, die eine zarte kleine Frau ist, auf die Reise mitnehmen.

Dir und Hamid danke ich für das Telegramm. Es sind insgesamt 59 Telegramme, davon mindestens 30 Bild- und drei ganz große Bildtelegramme – u.a. von Bringmann – und zahlreiche Briefe angekommen. Aus Sandnessjoen kam ein gemeinsames Telegramm von Milde, Skargar und Heyerdahl. – Der Redakteur von der Badischen Zeitung kam Aufnahmen machen. So werde ich Euch morgen wohl schon eine Notiz senden können.

Ich glaube, dass es richtig war, eine große Sache draus zu machen, denn alle waren sehr befriedigt! Die Ehepaare bekamen Kacheln von mir, die anderen Blumenbildchen, jeder ein kleines am Platze. Ein neues großes Gladiolenbild schmückte die Wand, mein Hochzeitsgeschenk an Inken. Nun sind wir hier wie im Blumenladen. Sogar der Zahnarzt und Chirurg sandte Blumen und Alkohol, gleich eine 3-Liter-Cinzanoflasche. Lehmanns schenkten einen prachtvollen Teekessel, und am meisten freute mich die Staffelei mit Malkasten.

Die Einladungen wurden sehr bewundert und besonders die Bilder, aber auch die Einteilung der Schrift. Die Jugend blieb bis 3, wir gingen mit Dianchen um 1 Uhr.

Heute morgen war ich dann schon früh auf, um den Aufenthalt der Schwestern im Hotel zu bezahlen, 4 Personen 2 Nächte 124,- DM!

Die Stimmung – den Gehalt – kann ich Dir nicht leicht beschreiben, noch nicht einmal in Versen. Laßt euch für heute innigst liebhalten von mir und Inken – und nennt sie bitte in Zukunft Du!



Portrait Inken, Graphit 1971, 30 x 20 cm, WV Nr. 2965

Erwin Bowien an Bettina Heinen-Ayech und ihre Familie in Guelma – wohl sein letzter Brief

17. VII. 1972, Solingen, Städtische Krankenanstalten – hoffentlich nur noch diese Woche!

Mein liebes Titchen, cher Hamid, süsster Haroun (3 J.)!

Dein letzter Brief über Deine Arbeit ist meisterhaft formuliert. Ich werde ihn morgen Hans Karl Pesch vorlesen. Dietz schrieb einen Artikel, den ich senden werde, und die Sonnenblumen erschienen. Mutti Vogt hatte am 15. VII. Geburtstag, und das stellte sich so sehr vor den 14. VII. (Harouns 3. Geburtstag), dass ich erst jetzt an den süssten Haroun denken kann.

Soeben wurde mir das Telephon ans Bett gestellt. Frau Woltemas rief an. Als sie die Urkunden beim Standesamt abholen wollte, hatte Inken sie schon geholt. Nun war sie etwas sauer, freute sich aber über Deinen Brief. Sie fährt morgen nach Rom in die Ferien, ich empfahl ihr Orvieto! Sie sagte, dass bei Frau Neeff ein schönes Bild von Neuenhaus hängt. Über Deinen letzten Brief hat sie sich sehr gefreut, kann aber erst nach den Ferien antworten.

Ich hoffe, hier Freitag fortzukommen. Das Blumen-Körbchen, das Martin und Uwe mir brachten, gefällt sehr.

Inzwischen hast Du hoffentlich eine Luftpostsendung erhalten. Die Bücher werden wohl mehr Zeit brauchen. Jetzt muss ich erst frühstücken, dann bin ich wieder an der Strippe: Infusion.

abends: Es war ein schrecklich heißer Tag! Zum Glück gab es ein Gewitter. Nun hat der Druck in allen Gliedern nachgelassen. Morgen wird also H. K. Pesch hier erscheinen. Er sendet täglich seine Zeitung per Post.

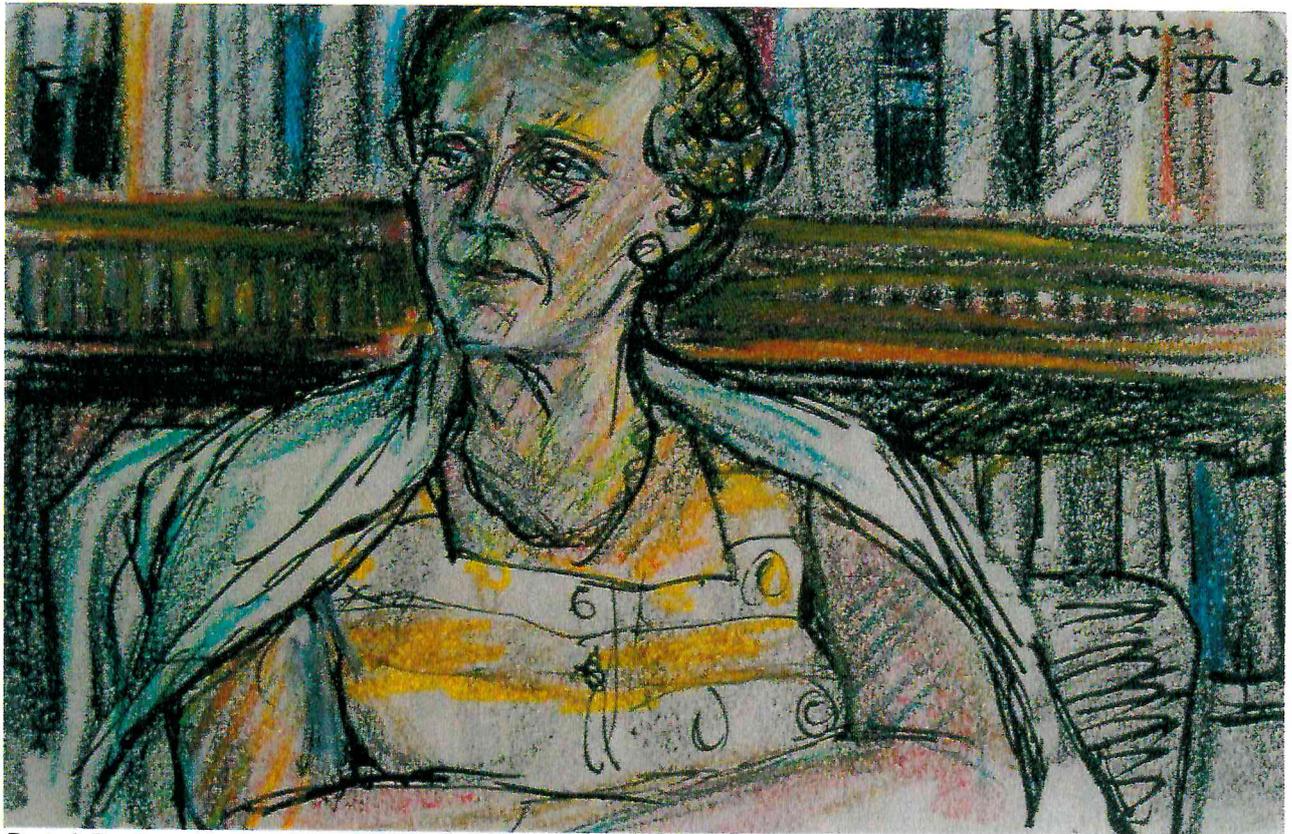
Ich bin beständig am Überlegen, von welchen meiner Bilder Klischees entstehen müssen! Wie hast Du es damals fertig gebracht, eine solche Anzahl in Dein Buch zu bringen? Für mich ist es auch schwieriger, weil es mein ganzes Leben umfasst. Auch fällt mir dauernd noch tausenderlei ein, was in den Text meiner Lebenserinnerungen muss. Jeder will sich wiederfinden. – Wir haben doch immer mehr Aufgaben gegen die anderen, als sie gegen uns! Zum Glück hilft Inken. Ohne sie wäre es unmöglich. Eine Rede Fallets würde ich evtl. zu den Kritiken setzen. Das Beste, was er von mir hat, ein kleines Portrait im roten Sessel (alles in rot), versteckt er. Das beste Portrait, das ich von Werner Kalmus schuf, hat damals Lieselotte zerstört. Auch das Portrait von Uwe ging verloren.

Ich hoffe am Freitag diese Hallen zu verlassen. Küsse den süssten Kleinen! Bien des voeux pour Hamid, und Dir Geduld und Mut! Salutations à tous,

Dein, euer Bo.



*Das Kolosseum von Rom bei Nacht, Pastell 1934, 56 x 76cm, WV Nr. 1078
-Das Werk wurde 2006 gestohlen-*



Portrait Dr. Anne-Liese Gutheil, Skizze 1959, 12,5 x 19,5 cm, WV Nr. 2362

Kurznachrichten

Der Journalist Dr. Rudi Holzberger aus Kreuzthal-Eisenbach hat ein Buch über seine Heimatstadt herausgegeben. Eine Doppelseite darin ist dem Maler Erwin Bowien gewidmet, illustriert mit Bowienbildern, die in Kreuzthal entstanden. Es existiert auch ein Amateurfilm, der den Maler, im Schnee sitzend und von Zuschauern umringt, bei der Arbeit zeigt.

Organe des Freundeskreises Erwin Bowien e.V. Organes du cercle des amis d' Erwin Bowien

Präsident Président	Bettina Heinen-Ayech Neuenkamper Str. 163, D-42657 Solingen Telefon (0212) 81 02 17 DZ-24000 Guelma/Algerien, B.P. 315 Telefon 00213-37-26 20 41
Vizepräsident Vice-président	Prof. Dr. Harmen van Lessen Gutenbergstr. 5, D-4259 Solingen Telefon (0212) 2 44 20 26
Sekretär und Secrétaire et Kassierer/Trésorier	Dr. Haroun Ayech Ludwig-Ferdinand-Platz 11, D-80538 München Telefon (089) 92 09 16 77
Beirat Conseiller Rechnungsprüfer Contolleurs des finances	Dr. Dieter Freiling Höhenblick 2, D-61462 Königstein Klaus Gutheil Westfalenweg 39, D-42651 Solingen Alfons Goeke Mittelhöhscheider Weg 9, D-42657 Solingen
Ständige Adresse Adresse permanente	Freundeskreis Erwin Bowien e.V. Postfach 10 09 12, D-42609 Solingen info@erwin-bowien.de
Konten Comptes en banque	Dresdner Bank Solingen, Kto. 06 310 710 00, BLZ 342 800 32 Freundeskreis Erwin Bowien e.V., Solingen Postgiroamt Bern, 30-19509-2
Mitgliedsbeitrag Contribution	Für natürliche Personen 15,00 EUR Für juristische Personen 25,00 EUR
Redaktion Rédaction	Ulrike Friedrichs ulrikefriedrichs@yahoo.de

Ehrung durch das Kultusministerium

Im Rahmen eines offiziellen Empfangs im Kultusministerium von Algier am 4. März 2009 zu Ehren der Künstlerin **Bettina Heinen-Ayech** überreichte die algerische Ministerin für Kultur Frau Khalida Toumi dieser einen Staatspreis zur Würdigung ihres gesamten künstlerischen Schaffens.

Ausstellungen Bettina Heinen-Ayech

Teilnahme am **Salon Maghrebin d'Annaba**

24. – 28. 02. 2009

Teilnahme am **Salon Maghrebin de Rades** (Tunis),

07. – 12. 03. 2009

Teilnahme am **Salon Maghrebin de Setif**,

08. – 11. 05. 2009

Ausstellung Erwin Bowien und Bettina Heinen-Ayech

Die Galerie GECKO, Alexander-Coppel-Str. 22, 42651 Solingen, zeigt im Rahmen ihrer Ausstellung „Stillleben heute“ eine Sonderschau mit Bildern und Pastellzeichnungen von Erwin Bowien und Bettina Heinen-Ayech. Samstag, 13. März – Sonntag, 2. Mai 2010
E-Mail: art@gecko-galerie.de

In memoriam

Der Freundeskreis trauert um

Paul Devillard, der viele Jahre mit Familie Ayech in Guelma befreundet war,

Freddy Thiébaud, den Sohn von Erwin Bowiens Jugendfreund Eric Thiébaud,

Dr. Jochem Potten, der sich große Verdienste um den Erhalt und den Schutz der Bilder des Künstlers erworben hat,

Helga Benchika-Weber, die seit der Gründung des Freundeskreises zu seinen algerischen Mitgliedern gehörte,

Rosy Brook-Risse, großzügige Förderin des Freundeskreises und engagierte Sammlerin von Werken Erwin Bowiens. (In ihrer Sammlung befindet sich z.B. das monumentale Bild des Kölner Domes bei Nacht.)